

Le témoignage d'Henri Bréchu

Propos recueillis par Gérard GAUTIER



Henri Bréchu nous renseigne sur la période qu'il a vécue dans les groupes de l'équipe de France. Il a côtoyé de nombreux entraîneurs depuis la décennie Honoré Bonnet jusqu'à la fin de la phase Joubert. D'emblée, il commence son propos par les relations entre Joubert et les cracks de son groupe.

Alain Lazard voulait témoigner de cette histoire de Val d'Isère. Moi je l'avais vécu de l'intérieur, c'était un peu chaud... J'ai vécu la transition depuis Bonnet et tu l'as décrit excellemment, je te félicite !

J'avais pris une décision personnelle, suivre un stage d'été avec Joubert à Sarenne. Je voulais en savoir plus sur sa méthode, j'ai passé une semaine ou dix jours là-haut. Parfois en changeant certaines choses on peut s'améliorer. L'analyse que j'en ai fait à posteriori, c'est que j'arrivais à changer de position, mais ça allait moins vite.

Jean-Noël Augert en a été l'exemple type. Georges avec ses photos avait fait un cadre-type du skieur à partir de ses références (Thöeni etc.). Jean-Noël était sur le ski intérieur et en avant, à Kitzbühel en 1970, la descente est annulée et il gagne les deux slaloms : là, je te dis pas !

Ça a démarré à la Foux d'Allos, et pourquoi ? Il y avait du vent. Quand on était en Equipe, avec Honoré Bonnet, les championnats de France étaient une obligation, c'était un respect vis à vis des clubs, des comités, etc. (de même que le Combeynot d'ailleurs), il fallait venir. C'était souvent en mars - avril, à la fin de la Coupe du Monde, les gars en avaient un peu plein les bottes. Grand vent à la Foux : premier départ reporté, deuxième départ reporté, c'est normal qu'on insiste, une station fait des efforts... Chaque fois on retournait à l'hôtel. Tout le monde commençait à en avoir marre, alors Joubert envoie René Méallet, et on remonte. Henri Duvillard prend une rafale dans le plat, ça l'a arrêté net. Il a commencé à dire qu'il avait fait exprès de s'arrêter, les journalistes sont là, au milieu... et alors ça a démarré. Que tu dises à un étudiant ; « manges-toi le cul petit con », mais si tu le dis à un Jean-Noël Augert ou à un Henri Duvillard, tu ne le dis pas deux fois ! Tu l'as très bien dit : Georges n'aurait pas dû être sur le terrain. Honoré Bonnet faisait des remarques humaines, mais sur le plan technique, il ne se prononçait pas. Comme tu le dis dans un autre article, un gars qui aspire être champion, tu l'accompagnes, mais tu ne vas pas le « fabriquer », ce n'est pas possible. Et c'est une prétention de le dire ! J'ai accompagné, j'ai permis... ok.

Les résultats de Sapporo en 1972, la descente de la Foux d'Allos au printemps 73 puis Val d'Isère en décembre. Comme dans toutes les équipes, il y a toujours des hauts et des bas... On ne peut pas être tout le temps au top. Mais une rupture comme ça c'était une catastrophe ! Les jeunes qui arrivaient derrière n'avaient plus l'émulation indispensable. L'état d'esprit aussi avait changé. Bonnet s'était retiré, il avait donné de sa personne. Il y a eu cette transition brutale et surtout un ministre¹ inadapté, quelqu'un de peu estimé qui a eu des propos sur la montagne, des embrouilles... Je ne l'ai pas connu personnellement.

J'ai eu le coq à l'automne 1969. Auparavant, je suis passé par l'équipe B, l'équipe militaire, les espoirs en 64. On faisait les stages à Val d'Isère et on suivait l'entraînement avec les grands et ça nous poussait. Bonnet était sur le bord, il ne disait rien, mais il observait, si on voulait être sélectionné, il fallait y aller. Il y avait d'autres entraîneurs comme Gaston Perrot, René Sulpice, qui m'a remis le coq en même temps que Bernard Charvin et Michel Bozon. Je suis resté jusqu'au printemps 1974. Les copains étaient partis, moi ça n'allait plus bien, j'étais saturé, les effectifs étaient cassés.

Après le départ de Bonnet, changement

¹ Pierre Mazeaud

d'entraînement. Nous l'été on montait au Plan de l'Aiguille, on redescendait en courant, à celui qui allait le plus vite, on faisait du vélo à fond aussi, etc. C'est Pierre Blanc qui a repris les entraînements physiques d'été. Il avait pris exemple sur les athlètes des pays de l'Est : le stade, le fractionné, des tests à l'hôpital militaire de la Tronche (cardio, radios anatomiques, etc.) très sérieux. C'est là où on a découvert que selon l'emplacement de tes deux fémurs dans le bassin, la position de recherche de vitesse était confortable ou pas, ceux qui ont les jambes arquées, ceux qui les ont en X... L'anatomie joue aussi un rôle pour être glisseur ou pas. Nos entraînements en fractionné ont perduré, on arrive à Val d'Isère, Russel qui était l'un des tout-meilleurs se prend une claque au Critérium. Nous avons eu un entraînement athlétique mais pas un entraînement de skieurs ! Plus aucune tonicité... Est-ce que tout venait de là ? Peut-être pas, mais le changement était trop brusque – c'était peut-être possible avec une équipe nouvelle – mais avec des gars qui étaient déjà les meilleurs du monde, non !

Moi, personnellement, avec les vidéos j'ai fait la bêtise : en stage d'été à Alagna sur les pentes du Mont Rose, j'ai voulu prendre la position que préconisait Joubert (on cherche toujours à s'améliorer !) : prendre le ski extérieur



De G à D : Henri Duvillard, Bernard Orcel, J.P. Augert, Patrick Russel, Georges Mauduit et Henri Bréchu Wengen 11/01/1970 Slalom spécial Hommes (France Soir)

avec une position pour couper - nous étions déjà dans cette recherche -, mais entre avoir un beau geste et aller vite, il y avait un écart ! Pourtant, en stage d'été à Portillo, avec la volonté de faire mieux, je savais moi-même ressentir des choses, je m'entraînais à anticiper, à ne jamais dépasser mes fixations dans le planté du bâton, il y a des choses qu'on ne voit pas. Bonnet disait qu'il était là pour supporter le moral des troupes. Mais au niveau technique, il y a de petites aides, mais pas d'interventions directes. Sulpice n'intervenait pas non plus sur le plan technique, c'est quelqu'un que j'ai apprécié parce que moralement, il m'a aidé.

Pour nous, les stages physiques d'été ont commencé seulement à partir de l'équipe réserve. Auparavant on était livrés à nous-mêmes, il n'y avait rien. Au premier stage, il y avait une paire de skis par discipline.

Après Sulpice il y a eu Walter Trilling. Je n'étais pas en forme en début de saison, il n'y a que l'année 70 où j'étais bien, au stage de Val d'Isère, la plupart des gars, pas encore en équipe nationale allaient faire des courses en Autriche, en Suisse, les autres allaient dans les Pyrénées. J'y suis allé plusieurs fois faire des grands prix (Font Romeu, etc.). Je prenais le car, j'allais à Grenoble, je couchais dans la gare de Grenoble avec ma house et ma valise, et après je prenais le train. Il fallait 12 heures pour aller dans les Pyrénées, il

fallait prendre un petit train pour monter à Font Romeu. Walter m'avait une fois ramené de Font Romeu dans sa Simca 1000 et nous étions partis à Tarvisio, à la frontière Italo-Yougoslave.

La grande année de notre époque c'était 1970 avec Jean-Noël, Patrick, j'ai gagné une Coupe du Monde (Madonna), j'ai fait deux fois 2e (USA, Norvège), 3e à Wengen où nous faisons 1, 2, 3 ! Dudu gagne la descente et le combiné ; je termine 5e mondial... 4e français ! Nous étions tous polyvalents, la descente était obligatoire. C'est Jean-Noël qui le premier à Kitzbühel a dit à Joubert : « Non, je ne cours pas la descente ». Moi, je fais ma plus mauvaise place de l'hiver, 9e parce que la descente, ça me minait. Je ne dormais pas, je n'étais pas descendeur, il fallait que j'arrive en bas. Je fais 5e au combiné de Wengen. Dès que tu étais sélectionné pour une course, tu faisais tout. C'est à partir de 1970 que les choses ont commencé à changer.

Dans la vallée de la Guisane, il y avait Jules Melquiond, Alain Blanchard, Louis Jauffrey ; avec Alain Girier, nous nous entraînions souvent au téléski du Bez. Sur la Noire, il y avait une source, je faisais exprès de tracer une porte à cet endroit pour l'anticipation, c'est une notion capitale dans le geste, dans la sobriété du geste... J'ai appris tout seul ces choses-là. Au Bez il y a eu beaucoup de

EUX SKIENT AVEC LEURS PIEDS...
MOI JE SKIE DANS MA TÊTE !!!



moniteurs de ski grâce à ce télési. Quand je vois les gamins d'aujourd'hui, entre le moment où ils sortent de la maison, l'attente du bus, le transport à Chantemerle, la montée à Ratier... au Bez, nous avions déjà fait une heure de ski !

Dans notre région, nous étions handicapés par rapport aux Savoyards. Voici une histoire : Sélectionné pour aller courir à Tarvisio, je prends le bus jusqu'à Grenoble, je dors dans la gare, le lendemain je prends le car pour aller à Chamonix. Mais le car est en retard d'une heure, tout le monde était parti en voiture depuis Chamonix, je vais chez-Bonnet : « Monsieur Bonnet, comment je fais ? » « Si tu veux y aller tu te démerdes ». Je prends le train pour Martigny, seul jusqu'au fond de l'Italie, j'ai dû mettre 12 heures. Plus un car pour monter là-haut, je n'avais plus un sou, j'ai frappé à la porte du club alpin qui m'a fait dormir la nuit. Le lendemain, j'ai pris un car pour aller à la station et je suis arrivé pour prendre le départ. Ici nous étions loin de tout, ce n'était pas simple...

En plus j'allais à la messe le dimanche matin et je n'allais pas à l'entraînement, donc le CSHB² ne me donnait pas de skis. François Fournillier³ avait fini par me faire avoir une paire de VR17 ; j'avais des chaussures Munari à double laçage, quand je faisais une flexion, je

touchais les genoux sur les skis... J'en avais bavé au début de Val d'Isère. C'est Bob Wolleck qui m'a pris par la main et m'a emmené chez Dynastar pour me faire équiper, ce devait être en 1969, l'année où je suis entré à l'Equipe. J'ai toujours fait mes skis moi-même, il y avait des gars qui avaient leur technicien, comme Jean-Noël avec Jeannot Liard. Je suis allé à l'usine pour

aider au perfectionnement des skis et pour les personnaliser, il y avait une presse spéciale pour les coureurs, mais les gabarits étaient standards, slalom en 2.07. Nous avons vécu l'évolution du matériel, et ça a été fabuleux !

Les stages du Chili étaient fabuleux pour nous, c'est la même neige que chez nous, l'altitude, le dénivelé... Il y avait plusieurs pays, les Suisses, etc. nous nous entraînions en commun.

Avec René Méallet, on faisait de la musculation avec du sable, mais pas en salle. Dès que nous étions espoirs, nous nous entraînions au Creps de Boulouris, nous courrions pieds nus dans le sable, j'ai des photos avec Dudu, Augert, Bozon, Charvin, Penz... Charvin avec son 47 s'était mis plein d'épines d'oursins aux pieds.

A l'époque, j'allais chez M. Coulon qui était salarié à Rhône-Azur⁴, il faisait ça en dehors de son métier et moi j'y allais tous les printemps, je faisais de la « désintoxication » musculaire de fin de saison, je faisais beaucoup d'équilibre d'ailleurs j'ai sa planche, le modèle qu'il a fait breveter, le numéro 1 en bois pour la proprioception.



Wengen 11/01/1970 Slalom spécial Hommes (France Soir) - De G à D : Patrick Russel vainqueur du slalom spécial, deuxième Henri Bréchu et vainqueur du combiné Henri Duviillard

² Club des Sports du Briançonnais

³ Entraîneur du CSHB

⁴ Un sanatorium de Briançon. Il s'agit de Georges Coulon le kiné qui était intervenu auprès de certains membres de l'équipe Bonnet : J-C. Killy, J. Melquiond, M & C. Goitschel... Il faisait de l'éducation motrice. Voir « histoire de l'entraînement, 4e partie ; les années Honoré Bonnet, un entraînement d'avant-garde ? » n°129.



Moi j'aurais eu besoin de quelqu'un pour le mental, j'étais un tendu, un inquiet, je n'avais la forme que si tout allait bien mais sur une saison, tu as besoin de dormir sereinement ; la relaxation pour moi c'était une bonne chose, il y avait quelqu'un qui animait ça, mais pour moi sa voix ne passait pas, pourtant « Les quatre saisons de Vivaldi » m'allaient impeccable ! Pour moi, je pense que l'acuité visuelle est

très importante pour le ski, pour l'anticipation ; faire beaucoup de ski libre par exemple, où tu es sans arrêt en changement de pentes, d'environnement, etc. la rapidité de la réponse, la rapidité de transmission entre le visuel et le muscle est fondamentale. Quand ça n'allait pas j'enchaînais du haut de Serre-Chevalier jusqu'à Chantemerle - 300 virages - sans m'arrêter !

Joubert m'avait proposé un poste d'entraîneur. Ça m'intéressait ! Je savais très bien l'importance de la relation avec l'autre, l'accompagnement, - il y avait pas mal de jeunes comme Michel Bonnevie, Scaraffiotti... J'aimais bien être avec eux et les aider mentalement. Quand tu arrives à un certain niveau tu as besoin d'un accompagnement moral, mental, ces choses-là doivent sortir de toi, c'est mon avis. J'ai toujours pensé que des gars comme Jean-Noël par exemple ont un instinct très fort, c'est ce qui fait le champion, comme en montagne⁵ j'ai connu des gars qui n'avaient pas besoin de lire une carte, ils ont le sens de l'itinéraire. Un grand champion a un instinct très développé, il fait les bons choix, les bonnes positions, etc. Ces gars ont besoin d'être accompagnés mais pas d'être guidés.

Joubert m'avait demandé, il me sollicitait pour rentrer dans le staff. L'intérêt de passer de coureur à entraîneur c'est de connaître les lieux où tu vas. Ça m'aurait plu, mais j'avais aussi d'autres orientations possibles et j'ai fait le choix du magasin lancé par mes parents, j'ai rencontré ma femme... Je savais que je ne pouvais pas courir le monde.

Parmi les entraîneurs que j'ai croisés, il y avait Jean Béranger directeur des filles, avec Jacky Fourné, Gaston Perrot, les frères Mollard des Contamines, Hervé Seigle, j'ai dû le connaître à Sarenne au cours de ce fameux stage.

L'histoire c'est aussi « comment on arrive là ». J'ai fait beaucoup de choses tout seul, du ski seul, j'étais un peu un solitaire aussi. Le fait d'être en groupe en équipe, il y avait du bien et du moins bien avec certains gars, des chiants, des agressifs... en sport ça me motivait de devoir être aussi bon, voire meilleur pour faire taire certains prétentieux, mais au niveau camaraderie, ce n'était pas toujours rose. Les gars de différentes générations ne se mélangeaient pas trop, même si il n'y avait pas énormément d'écart d'âge et pourtant on était souvent ensemble. ■



Wengen 11/01/1970 Slalom spécial Hommes - Patrick Russel vainqueur du slalom spécial, deuxième Henri Bréchu.

⁵ Henri est guide de haute montagne